Chapitre 1

FONDATIONS (VIIIE-VIE S. AV. J.-C.)

A. LE PAYS ET LES HOMMES

1. Un point de géographie et de vocabulaire...

L'Italie antique est un peu différente de l'Italie moderne qui s'étend du détroit de Sicile aux Alpes, et comprend la Sardaigne et la Sicile. À l'origine, les *Itali* sont une population de l'actuelle Calabre, dont les Grecs reprennent le nom pour désigner la péninsule méridionale ; c'est après la guerre sociale, dans la décennie 80-70, qu'apparaît l'Italie au sens moderne : le mot désigne alors l'ensemble de la péninsule, du détroit de Sicile au Rubicon, petit fleuve côtier qui se jette dans l'Adriatique dans la région de Rimini. Les auteurs de l'époque hellénistique considèrent déjà que la plaine du Pô jusqu'aux Alpes en fait partie. Cette opinion reçoit une concrétisation juridique avec César, qui donne la citoyenneté romaine aux hommes libres de la plaine padane. Sous son successeur Auguste, l'Italie antique est donc en gros identique à l'Italie moderne, Sicile et Sardaigne demeurant cependant des provinces.

Cette histoire explique l'existence de plusieurs mots proches : on emploie généralement le terme « Italien » pour désigner les habitants de l'Italie, celui d'« Italiote » pour ceux des régions méridionales colonisées par les Grecs et celui d'« Italique » pour les populations d'origine indo-européenne (les savants italiens ont tendance à réserver le terme aux peuples ombro-sabelliens du centre, qui sont ethniquement et linguistiquement unis).

2. Les conditions naturelles

• La péninsule italienne et la plaine du Pô forment un ensemble très allongé (1 000 km du nord au sud : les Alpes italiennes se trouvent approximativement à la latitude de Dijon, la Sicile à celle de Tunis) et étroit (150 km de large). L'allongement en latitude et le relief introduisent de fortes disparités régionales, dominées par l'opposition de l'Italie septentrionale et de l'Italie péninsulaire.

– Au Nord, l'amphithéâtre alpin encadre la seule grande plaine italienne, celle du Pô ; isolée des influences océaniques et méditerranéennes, son climat est continental (Milan : 0,5° en janvier, 24,5° en juillet).

– Les Apennins, qui culminent à 2 914 m au Gran Sasso, dans les Abruzzes, à l'arrière de Rome, forment l'épine dorsale très montagneuse de l'Italie péninsulaire ; la jeunesse de la chaîne explique les fréquents tremblements de terre, le volcanisme actif, et sa conjonction avec un climat violent de graves glissements de terrains. À la racine de la péninsule, la chaîne, orientée nord-ouest/sud-est, limite la plaine padane et la sépare de la riviera escarpée du golfe de Gênes. Elle oblique ensuite vers le Sud : dans la partie septentrionale de la botte, elle court à proximité de l'Adriatique, séparée de la mer tyrrhénienne par des plaines marécageuses (Maremmes, Latium) et des zones de collines avec des bassins intérieurs (Toscane, Ombrie). Dans la partie méridionale de la péninsule, le dispositif s'inverse : la montagne rejoint la Tyrrhénienne à la presqu'île de Sorrente. À part la très riche Campanie, le littoral tyrrhénien est escarpé, tandis que l'Adriatique est bordée par la plaine du Tavoliere et le plateau des Pouilles. L'Italie péninsulaire a un climat méditerranéen typique, avec une pluviométrie très irrégulière ; mais la latitude et le relief introduisent d'importantes nuances.

• Politiquement, les données naturelles s'avèrent grosses de potentialités que l'histoire n'a pas souvent conciliées. D'un côté, l'isolement de la péninsule crée des conditions favorables à la prise de conscience de son unité ; d'un autre, le morcellement du relief encourage plutôt le pluralisme régional. Économiquement, en dépit de faiblesses, les ressources naturelles sont assez favorables, surtout dans le contexte d'une économie antique dont les conditions optimales ne sont pas celles de l'économie moderne. La variété des sols et des climats autorise des productions diversifiées, parmi lesquelles la triade céréale-vigne-olivier occupe la première place. Comme dans tout le bassin méditerranéen, la maîtrise de l'eau, par drainage ou irrigation, s'avère déterminante. L'opposition et la complémentarité des hautes terres et des plaines côtières favorisent l'élevage extensif et la transhumance. Quant aux communications, n'obéissant pas aux contraintes du monde moderne, elles sont relativement faciles, soit par terre (pistes, routes), soit par voie d'eau (le Pô, mais aussi la plupart des fleuves sont navigables malgré la faiblesse et les irrégularités de leur débit ; le cabotage est aisé).

• L'Italie occupe une position centrale privilégiée entre les deux bassins oriental et occidental de la Méditerranée, et entre l'Europe continentale et le monde méditerranéen et africain. Insérée au Nord dans le continent, à une centaine de kilomètres des Balkans, à 140 km de l'Afrique, ses relations avec les aires économiques, politiques et culturelles voisines sont aisées. Ces conditions exceptionnelles en font par excellence une terre de contacts entre l'Orient et l'Occident, le Nord et le Sud, l'Europe et la Méditerranée. Depuis les plus hautes époques, l'Italie est insérée dans les grands courants de l'histoire.

• En dépit des insuffisances de leurs connaissances géographiques, les anciens ont assez nettement conscience de ces qualités ; Strabon insiste sur les avantages stratégiques et économiques que présentent la nature péninsulaire du pays et sa position centrale en Méditerranée : la mer isole et protège, mais rapproche aussi ; la variété des sols et des climats, aux vocations agricoles complémentaires, l'abondance de l'eau et des fleuves favorisent la prospérité ; richesse en hommes et dynamisme vont de pair. Mais il n'y a pas de déterminisme géographique : si ces conditions prédisposent à l'hégémonie, ce sont les Italiens et les Romains qui ont su les exploiter.

3. Les origines du peuplement : le substrat méditerranéen et les Indo-Européens

L'origine des peuples a passionné les anciens et passionne toujours les modernes ; les histoires légendaires des premiers reconnaissent en Italie l'existence d'autochtones et d'étrangers. Ceux-ci, issus de peuples déterminés (Arcadiens, Troyens, Lydiens, etc.) se sont déplacés – à l'époque de la guerre de Troie de préférence – sous la conduite de chefs célèbres. Certains ont fini par regagner leur patrie (Ulysse, Héraclès), d'autres se sont installés en tombant en général dans les bras de la fille du roi indigène qui les accueille, mettant ainsi un terme sentimental et politique à leurs errances (Anténor à Padoue, Telegonos, fils d'Ulysse, à Tusculum, et Énée).

Les modernes identifient eux aussi des autochtones et des envahisseurs ; après une période d'errements qui a vu la multiplication de théories contradictoires, souvent plus idéologiques que scientifiques sur l'importance de l'invasionnisme, la recherche contemporaine reconnaît la complexité des problèmes et la modestie de ses certitudes. Les progrès considérables de l'archéologie et de la linguistique invitent à une relecture des sources écrites.

Les populations pré-indo-européennes

Déjà repérées par les Grecs, qui appellent collectivement Pélasges celles de l'Italie du Sud, les populations pré-indo-européennes – Oenôtres, Morgètes, Chônes, Itales, Ligures en Italie, Élymes-Sicanes en Sicile, Ibères et Sardes – forment le substrat ethnique le plus ancien ; on les connaît mal, mais il est certain que Denys d'Halicarnasse a tort de leur prêter une origine grecque. Les civilisations de ces autochtones sont les héritières des brillantes civilisations agricoles et artisanales qui s'épanouirent au néolithique, entre le VI^e^ et le III^e^ millénaire, dans le Sud et en Sicile, qui faisaient partie intégrante des grands courants de civilisation méditerranéens.

Les Indo-Européens

• L'indo-européanisation de l'Italie constitue un phénomène majeur. Les origines des Indo-Européens, voire leur existence (C. Renfrew) sont discutées. Il est certain qu'il ne s'agit ni d'un peuple, ni d'une ethnie, encore moins d'une race issus d'un berceau unique : ce sont des peuples divers qui ont subi, entre 4500 et 1800, les mêmes processus d'acculturation, peut-être dans un foyer géographique qui reste à préciser (asiatique en tout cas), plus vraisemblablement par de longues osmoses. Dans ce milieu fluide se produit une mutation linguistique sans doute capitale : aux langues de type agglutinant, les Indo-Européens substituent une langue à flexion. Mais des peuples autochtones adoptent ce type de langue, ce qui interdit d'associer mécaniquement peuples d'origine indo-européenne et langues de structures indo-européennes. Les Indo-Européens entrent véritablement dans l'histoire à la fin du III^e^ millénaire. En plusieurs « vagues » successives, qui s'étalent jusqu'à l'ère chrétienne, Hittites, Grecs, Italiques (dont les Latins), Indo-Iraniens, Celtes, Germains, Slaves (ce recensement n'est pas exhaustif) s'installent de l'Occident européen à l'Iran et aux Indes.

• En Italie, sont repérables deux « vagues » principales, dont les peuples parlent des langues voisines, mais distinctes (il n'y a pas d'italique commun à l'origine), et ont des structures sociales apparentées.

– Au début du deuxième millénaire, au moment où les Achéens dominent la Grèce, les Latins, les Vénètes, les Messapiens, apparaissent en Italie.

– Plus tard, au cours du même millénaire, s'installent les Iapyges (apparentés aux Illyriens), les Sicules (d'origine illyrienne ?) et les populations sabelliennes, qui utilisent d'autres langues italiques (ombrien, osque, samnite, sabin, pélignien, marse, hirpin, volsque). À la fin du deuxième millénaire est attesté le lucanien.

– Le dernier grand mouvement est celui des Celtes. Dès la période de Hallstatt, ils essaiment dans la plaine du Pô (il faut sans doute identifier leurs avant-gardes dans la civilisation lépontienne de Lombardie et dans la civilisation incinérante de Golasecca) ; à la période suivante, celle de la Tène, ils dominent la plaine.

• Il ne faut pas s'imaginer la « conquête » indo-européenne comme une série d'invasions massives et catastrophiques. Certes, on ne peut exclure qu'il y ait eu quelques grandes entreprises de conquête, mais l'établissement des nouvelles populations est plutôt le fait de petits noyaux humains qui, venus par les Alpes et par l'Adriatique, s'établissent par de lentes infiltrations très diluées dans le temps. On n'assiste ni à une subversion, ni à une destruction des peuples déjà installés ; dans la majorité des sites, on constate une continuité avec les établissements préhistoriques. Cette longue période d'installation et de maturation est marquée par une histoire brillante.

4. Une histoire longue et brillante

L'âge du bronze : les civilisations italiennes, les Mycéniens et les Phéniciens

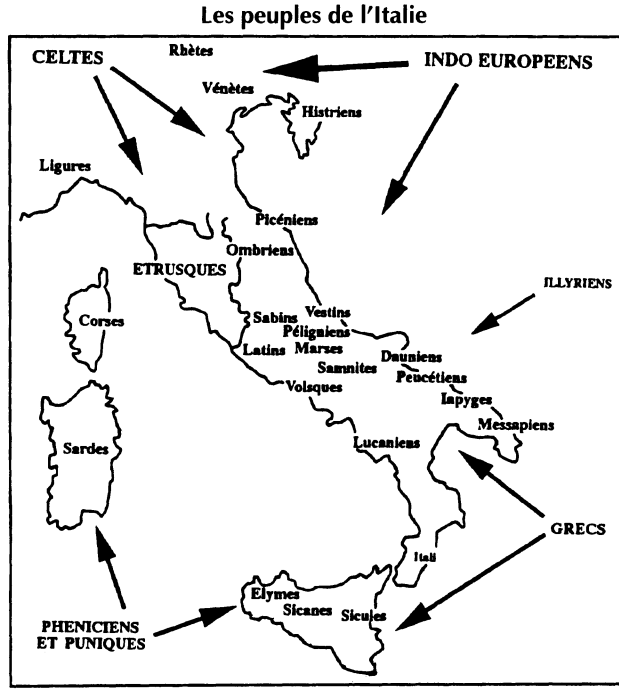
• Au deuxième millénaire, la civilisation dite « apenninienne » s'étend sur l'ensemble de la péninsule. Regroupés dans des villages – parfois lacustres : les palafittes – les hommes pratiquent une agriculture et un élevage dont la prospérité est fécondée par les apports de l'Orient et des Mycéniens.

• La présence de ces derniers est mal connue, mais assurée par les légendes (Minos serait mort en Sicile, Héraclès serait passé à Rome et Pompéi, Anténor en Vénétie, Énée), et par l'archéologie. Aux XIV^e-XII^e siècles, la présence commerciale et peut-être coloniale de la thalassocratie mycénienne est attestée sur plusieurs sites siciliens, aux Lipari, en Italie du Sud, en Campanie et sur les côtes adriatiques ; les tessons mycéniens retrouvés en Étrurie sont vraisemblablement le témoignage d'un commerce des métaux de Toscane, et, au-delà, de l'ambre baltique et de l'étain de Bretagne.

• Aux Mycéniens, dont la puissance s'effondre au XII^e siècle, succède la colonisation phénicienne qui jalonne les routes de l'étain et des métaux, jusqu'à Gadès à l'extrême Occident, en passant par Utique, Hadrumète, Carthage en Tunisie, les Baléares, la Sicile, la Sardaigne, Malte. Présents en Étrurie, à Rome même (culte de Melqart Hercule au *forum boarium*), les Phéniciens introduisent leur alphabet en Italie, qui se trouve à l'origine de l'alphabet étrusque, dont dérive l'alphabet latin.

• Vers 1200, la civilisation des champs d'urnes qui s'étend sur l'Europe s'épanouit dans la péninsule.

Les peuples de l'Italie



L'âge du fer

• Le IX^e siècle, qui voit l'Âge du fer succéder à celui du bronze, marque le début de la stabilisation des populations et de la définition historique des grandes unités ethniques ; l'archéologie montre alors l'apparition de « cultures régionales ».

– Celles-ci se manifestent d'abord dans le Sud avec les premières organisations étatiques, les premiers centres proto-urbains (« culture des tombes à fosse », culture des Iapyges de la Pouille).

– Au Nord, en Toscane, s'épanouit la civilisation villanovienne (de Villanova, près de Bologne), caractérisée par ses urnes funéraires bi-coniques et marquée dès le VIII^e siècle par des centres proto-urbains. Elle durera jusqu'au V^e dans certains sites, en s'étendant jusqu'à la Campanie et aux côtes adriatiques. La civilisation villanovienne couvre une aire géographique qui recoupe celle des Étrusques. Peut-être – l'accord n'est pas encore fait – faut-il y voir l'expression la plus ancienne de la civilisation étrusque, en expansion dès le IX^e siècle.

– Dans cet environnement, le Latium manque de personnalité ; sa partie septentrionale associe culture villanovienne et culture des tombes à fosse ; dans les Monts Albains, et à Rome même, les populations incinèrent les morts et placent leurs cendres dans des urnes en forme de cabanes, puis pratiquent l'inhumation.

– Au centre de la péninsule et sur son versant adriatique, l'aire osco-ombrienne accuse un retard certain : toujours en cours d'expansion, les populations – notamment les Samnites – se déplacent encore entre les Marches, les Abruzze et la région de Rieti. Les mouvements des Sabins sont attestés par leur participation à la fondation de Rome.

– Dans la plaine du Pô, les Vénètes développent une civilisation prospère, la civilisation atestine (du nom du site d'Este). En revanche, le reste de la plaine et ses confins montagneux abritent un monde encore fluide, où se côtoient des populations anciennes (Ligures) et plus récentes, mal connues.

• À l'aube du VIII^e siècle, le peuplement de l'Italie juxtapose donc des mosaïques ethniques, linguistiques, culturelles, entre lesquelles et dans lesquelles se sont opérées des osmoses déjà anciennes, des infiltrations pacifiques, et sans doute aussi des invasions brutales. Globalement, à un substrat pré-indo-européen, sont venus se surimposer et se mêler des peuples indo-européens. Distinguer les pièces de ce puzzle est d'autant plus délicat que les différences de langue et d'ethnie ne correspondent pas à des différences culturelles. Il se dégage une idée très importante : la domination romaine sur la péninsule et son unification politique et culturelle sont moins une rupture que la dernière séquence de processus séculaires.

B. LES ORIGINES : LA FLORAISON ARCHAÏQUE (VIII^E-VII^E S. AV. J.-C.)

1. Des sources difficiles, une problématique renouvelée

En raison des insuffisances de nos sources, voire de leur absence pure et simple, et de la place occupée par la fondation de l'*Urbs* dans l'imaginaire collectif, notre connaissance des origines de Rome est pleine d'ombres.

• Jusqu'au XIX^e siècle, on a accepté sans critique l'histoire que racontaient Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Virgile. Assez pernicieusement, les auteurs anciens ont longtemps imposé la conception linéaire et romanocentrique qu'ils se faisaient de l'histoire de Rome : à les lire, dès sa création, la cité est une puissance politique majeure, qui engage immédiatement une lutte victorieuse contre ses voisins, puis contre les peuples de l'Italie entière, une cité dont le destin était de dominer irrésistiblement la péninsule. Au XIX^e siècle, dans un mouvement excessif de réaction, les historiens ont rejeté l'histoire de Tite-Live et Virgile comme un tissu de légendes sans intérêt (historiens « hypercritiques » comme E. Païs).

• Les progrès des connaissances historiques, de la linguistique et surtout de l'archéologie ont considérablement renouvelé la problématique. On connaît un peu mieux Rome elle-même, et, surtout, on connaît mieux l'Italie primitive, la « première Italie », ce qui permet de réinsérer les origines de Rome dans leur contexte historique. Rome n'est d'abord qu'un village, puis qu'une cité parmi d'autres ; elle s'affirme non sans grandes difficultés comme une puissance locale, puis régionale dans une péninsule très diverse, fortement insérée dans le contexte international méditerranéen. Aussi faut-il abandonner le point de vue romanocentrique qui a longtemps dominé l'historiographie et donner à la présentation du contexte italien toute son importance.

2. L'Italie au VIIIe s. av. J.-C. : Grecs et Étrusques

À l'aube du VIIIe siècle, l'Italie abrite une mosaïque de peuples dont quelques-uns continuent à se déplacer, mais dont la majorité vient de se stabiliser. Les civilisations du Sud et celle de Villanova s'épanouissent. C'est dans ce contexte réceptif, que d'autres hommes, à la civilisation plus avancée, viennent s'y établir ; Carthage prend territorialement la suite des Phéniciens dans les îles, et dans les relations internationales (alliances avec les Étrusques, lutte contre les Grecs). Mais c'est l'établissement des colonies grecques, préfiguré par la présence mycénienne, et l'épanouissement des Étrusques qui sont capitaux. Tels sont les ingrédients de la floraison archaïque entre le VIIIe et le Ve siècle. Sur ce phénomène majeur, nous disposons de sources beaucoup plus riches que pour les périodes précédentes. Et l'archéologie a encore beaucoup à nous apprendre.

La colonisation grecque

On ne s'étendra pas sur les raisons qui ont poussé les Grecs à émigrer hors des Balkans, et on conseillera à l'étudiant de lire un bon manuel d'histoire grecque sur le sujet ; on sait qu'elles sont multiples et complexes (pauvreté et pression démographique, exodes politiques, exploration et contrôle des voies commerciales, etc.).

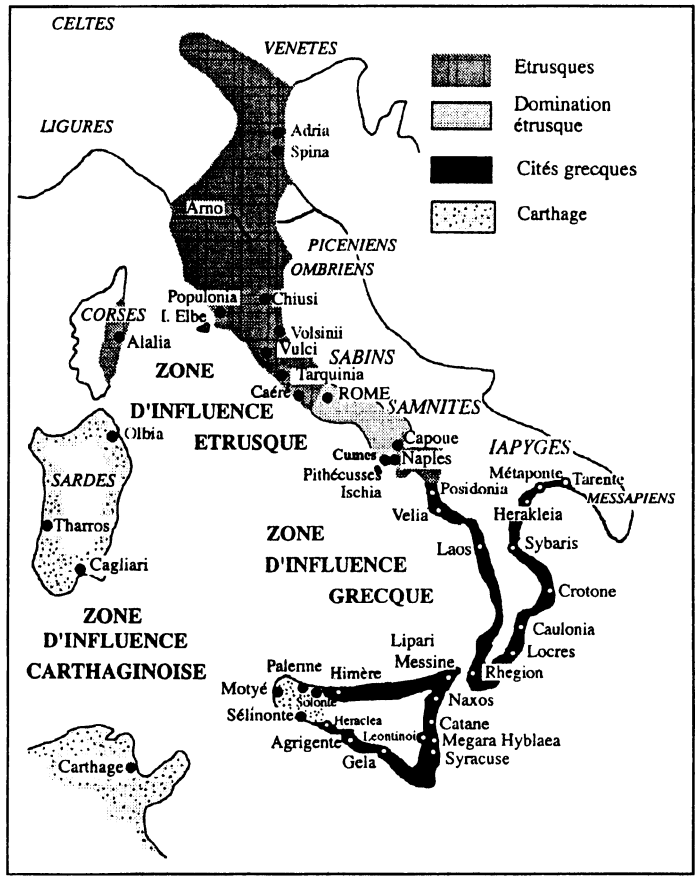
• La colonisation hellène commence au début du VIIIe siècle non pas dans la zone la plus proche de la Grèce, mais, au contraire, dans celle qui est la plus éloignée, au-delà de laquelle elle ne s'étendra jamais : les cités de l'île d'Eubée envoient des hommes d'abord dans l'île de Pithecussa, face à la Campanie, puis fondent Cumes (770), Ischia (740), Zancle et Rhegion (Messine et Reggio de Calabre) sur le détroit de Messine ; au cours des mêmes années, mais dans un halo demi-légendaire, Rhodes fonde Parthénopé (Naples) et Chalcis Naxos et Catane. À partir du milieu du VIIIe siècle, le mouvement s'amplifie. Les Grecs s'implantent sur la côte de Cumes à Rhegion, sur le golfe de Tarente, et disputent la Sicile aux Puniques. Dans l'île, Mégare fonde Megara Hyblaea (vers 750), Corinthe Syracuse (733), Rhodes et des Crétois Agrigente et Géla. En Italie, Sparte fonde Tarente (706), les Achéens Sybaris (750), Crotone, Métaponte. Au VIIe siècle, le mouvement se poursuit, les colonies multipliant à leur tour des fondations secondaires, qui reçoivent en appoint des compatriotes venus de la métropole (Megara Hyblaea fonde Sélinonte vers 650, Sybaris est à l'origine de Poseidonia-Paestum). À la fin du VIIe siècle et au VIe, une nouvelle vague voit des Samiens s'établir à Dicearchia (Pouzzoles) et des Phocéens à Alalia, en Corse.

• Si les Grecs mènent une politique de grande ampleur en Italie du Sud et Sicile, ils sont aussi présents en Adriatique ; la tradition veut qu'Anténor le Troyen ait fondé Padoue. À la fin du VIe siècle, Spina est un relais commercial important. Au IVe siècle, Denys de Syracuse fonde Ancône, et à la fin du IIIe siècle encore Cléonyme de Sparte lance une expédition malheureuse en Vénétie.

• Bien que ces colonies aient des régimes politiques différents et soient souvent en guerre les unes contre les autres, elles sont unies par le sentiment d'être hellènes, entretenu par les liens politiques, religieux, culturels étroits qui les unissent toujours à leurs métropoles et aux grandes manifestations panhelléniques, comme les jeux olympiques où elles envoient régulièrement leurs champions. La lutte contre l'ennemi commun, punique ou étrusque, renforce ce sentiment. Bien que le vocable révélateur de Grande Grèce ne soit attesté pour la première fois que chez Polybe (IIe s. av. J.-C.), il est très vraisemblable qu'il date du VIIe siècle. L'idée de l'unité grecque est si forte qu'elle restera vivace jusqu'au IIIe s. av. J.-C., où elle inspirera les politiques ambitieuses d'Agathoclès de Syracuse et de Pyrrhus, qui rêve sans doute d'un empire grec à cheval sur l'Adriatique.

L'Italie au VIe siècle

(d'après M. Pallotino, *Histoire de la première Italie*, trad. E. Frezouls, Strasbourg, 1993)



• On ne saurait trop insister sur l'importance historique de la colonisation hellène, qui fait rayonner les conceptions politiques (la *polis* = la cité), philosophiques (Pythagore à la fin du VIe siècle), religieuses et artistiques grecques. Son action civilisatrice sur les populations d'Italie peut faire l'objet d'une appréciation globale : dès le VIIIe siècle, avec des différences selon ses régions, l'Italie s'hellénise pacifiquement ou belliqueusement. Il va de soi que cette appréciation globale ne doit pas cacher une réalité plus prosaïque : métropoles et colonies ne mènent pas une action concertée d'hellénisation ! Divisées, elles ont chacune mené leur propre politique. Dans le rayonnement syracusain, par exemple, on identifie un relais de celui

de Corinthe. Et les relations entre populations italiennes et cités grecques sont aussi directes, comme en Étrurie ; Athènes, absente des intérêts coloniaux en Italie, rayonne commercialement dès le première moitié du VI^e siècle (céramique).

Les Étrusques

Le halo de mystère romantique qui a toujours entouré les Étrusques a obscurci la connaissance que nous en avons. S'il est vrai que leur langue pose encore des problèmes (ce n'est pas une langue indo-européenne et on cherche des liens de parenté avec les dialectes pré-helléniques), le « mystère étrusque » n'est plus guère considéré comme un mystère aujourd'hui.

• Depuis l'antiquité, leurs origines ont suscité des discussions qui se sont figées dans des affirmations dogmatiques opposées. Les uns suivent Hérodote, qui en fait des envahisseurs venus d'Orient (des Lydiens, qui, poussés par la faim, ont émigré sous la direction de Tyrrhenos). Les autres suivent Denys d'Halicarnasse qui affirme, lui, que les Étrusques sont des autochtones. Tout n'est pas clair sur l'origine des Étrusques, mais il est certain qu'il n'y a pas d'explication simple, et que chaque théorie a sa part de vérité ; si le Tyrrhenos d'Hérodote est un personnage tardivement inventé, cela ne veut pas dire pour autant qu'une migration d'Orientaux est à exclure... On admet aujourd'hui que s'il y a eu une migration, elle n'est le fait que d'une minorité dynamique, qui s'est installée dans une région déjà prospère, celle de la civilisation de Villanova. En effet, les relations de la Toscane avec l'Orient sont archéologiquement assurées (et philologiquement possibles), mais on ne constate pas de ruptures entre civilisation villanovienne et civilisation étrusque, les deux prospérant dans la même aire et sur les mêmes sites (Veies, Tarquinia, Volsinies). Alors que l'antériorité de toute migration étrusque par rapport aux colonies grecques est assurée, les Étrusques n'ont d'existence historique spécifique qu'à partir du VIII^e siècle. Il semble qu'il faille conclure que la civilisation étrusque, première grande civilisation de l'Italie, naît de l'osmose de populations autochtones (villanoviennes) et étrangères (orientales), ces dernières jouant le rôle d'un levain. Cette conclusion remet en cause l'idée qu'on se faisait de l'histoire des Étrusques en Italie, qui voulait que leur expansion se soit faite depuis l'unique foyer toscan. Il se pourrait que les Étrusques aient dominé plusieurs régions de la péninsule dès les VII^e et VI^e siècles, notamment la plaine du Pô (Melpum = Milan, Mantoue au VI^e siècle) et la Campanie (Capoue, Pompéi) ; dans ce cas, ils n'auraient dominé le Latium que dans un deuxième temps, pour assurer les liaisons entre la Campanie et la Toscane.

• Dès la fin du VIII^e siècle, s'épanouit en Toscane une civilisation urbaine très originale dont les villes sont fondées selon des rites religieux – *etrusco ritu* – complexes et minutieux et les bâtiments construits en pierre. Les tombes, grandes, luxueuses, et leur mobilier précieux venu de Grèce et d'Orient attestent la richesse de leurs commanditaires.

– Cette richesse repose sur une agriculture prospère, sur l'exploitation des mines de métaux (zone côtière, île d'Elbe, Monts de la Tolfa), sur un artisanat nombreux, riche en techniciens, et sur le grand commerce, qui est alors très demandeur. La thalassocratie étrusque, qui domine la mer tyrrhénienne, et envoie ses navires loin en Occident à la recherche de l'étain, assure d'énormes revenus. Les Grecs, par la voie de Sybaris, viennent s'approvisionner en métaux. Populonia est un grand centre artisanal et commercial. L'archéologie montre le degré très élevé de prospérité atteint au VI^e siècle (importation massive de vases grecs de qualité courante après 530, essor de la production céramique locale).

– Les intérêts maritimes des Grecs et des Étrusques sont trop antagonistes pour ne pas déboucher sur des luttes qui prennent la forme d'escarmouches (les Grecs font une